

—Est-ce que c'est vous qui remplacerez ma pauvre maman ?

Sœur Simplice n'était pas aussi bien renseignée que le docteur Beautreillis ; elle n'avait pas demandé si son nouveau petit protégé avait été trouvé, abandonné ou recueilli ; son admirable charité ne connaissait pas ces classifications ; son dévouement n'avait pas besoin d'être éclairé.

Elle interrogea l'enfant.

—Où est-elle donc, votre maman ?

—Dans le cimetière.

Sœur Simplice soupira, hocha douloureusement la tête et répliqua :

—Vous prierez aussi pour elle afin de la retrouver dans le ciel.

—Ma pauvre maman ! reprit Claudinet, elle se mettait en ribotte, mais je l'aimais bien tout de même.

Sœur Simplice entrevit un nouveau coin de l'enfer parisien et elle regarda avec plus de commisération encore le petit malheureux qui y avait été plongé, à l'âge où tout est joie et espérance pour les enfants fortunés.

Le Dr Beautreillis arriva. Il ausculta Claudinet et lui demanda les renseignements que le petit pouvait lui fournir ; bien qu'ils fussent sommaires, on le comprend, le médecin savait à quoi s'en tenir.

D'ailleurs, en praticien consciencieux, il s'était fait communiquer les rapports du commissaire de police, et il n'ignorait pas que Rose Fouilloux était morte de la poitrine.

Sœur Simplice consultait le médecin du regard. Il lui dit tout bas :

—Si nous le tirons de là, il aura de la chance.

—Son état n'est pas désespéré ? interrogea-t-elle sur le même ton.

—A cet âge-là, on ne sait jamais.

—Nous le sauverons, docteur.

—Ce qu'il y a d'indubitable, c'est que ce petit serait mort très prochainement, si on ne l'avait pas soigné.

—Allons ! M. Beautreillis, répliqua la sœur, vous aurez une bonne action de plus sur la conscience....

—Pour avoir fait mon devoir ?

—Vous aurez, ce qui vous touche davantage, une nouvelle cure qui vous fera honneur.

—Ah ! comme vous savez me prendre par mon faible, répondit le médecin, qui griffonnait déjà son ordonnance.

Ensuite, il fit les plus minutieuses recommandations à la religieuse, qui les grava dans sa mémoire.

Claudinet, du fond de son lit, regardait avec beaucoup d'étonnement ces deux êtres qui lui montraient tant d'intérêt.

Il était encore quelque peu disposé à trembler devant l'homme qui avait une barbe si terrifiante, mais il adorait déjà la bonne sœur, qui lui avait dit de si jolies choses.

Le gros chagrin qu'il avait éprouvé en voyant sa pauvre maman mourir était moins aigu.

A cet âge les impressions tendent à s'effacer si vite.

Le fils de Rose Fouilloux n'avait jamais couché dans un lit aussi doux. Il se sentit envahi par une invincible envie de dormir ; ses yeux se fermèrent ; il s'assoupit.

Quand il se réveilla, sœur Simplice lui présentait une tasse contenant de la tisane chaude, dans laquelle une cuillerée de la potion prescrite avait été versée.

Claudinet fit une légère moue ; il redoutait quelque boisson mauvaise à prendre ! mais celle-là était sucrée et il l'avalait sans se faire prier.

Le lendemain, sœur Simplice l'habilla et le présenta à ses petits compagnons de l'infirmerie.

Ils étaient une douzaine couchés dans le dortoir. Chacun avait un beau lit blanc comme Claudinet.

Il n'y avait pas là d'enfant en danger de mort ; ils avaient été amenés dans un état pitoyable à la maison de la rue Denfert-Rochereau, mais c'était la misère et la faim qui les avaient affaiblis.

Claudinet n'avait pas connu ces souffrances, et c'était lui pourtant qui inquiétait le plus le docteur.

Quelques jours s'écoulèrent. L'enfant devint moins faible, l'appetit lui revint.

La sœur communiquait au docteur tout ce qu'il l'avait priée d'observer ; M. Beautreillis écoutait avec attention et restait silencieux.

Sœur Simplice aurait voulu qu'il prononçât une bonne parole ; mais il ne s'illusionnait guère.

Certainement, le changement d'habitudes, les soins hygiéniques et surtout l'intelligente médication ordonnée produisaient certains effets immédiats.

Restait à savoir si le mal vigoureusement enrayé ne tenterait pas, dans un avenir plus ou moins rapproché, un retour offensif.

Deux petits du dortoir étaient complètement rétablis : ils ne pouvaient rester à l'infirmerie ; ils quittèrent donc la salle Saint-Nicolas pour être expédiés dans le département du Nord où ils

allaient recommencer une existence peut-être aussi pénible que celle qu'ils menaient avant d'être recueillis, épaves vivantes, par l'Assistance publique.

Ils firent insouciantement leurs adieux à leurs camarades.

Ils avaient déjà oublié les tourments d'autrefois et s'imaginaient qu'une administration aussi paternelle que celles qu'ils quittaient continuerait à remplacer auprès d'eux leur famille inconnue ou disparue.

Quand Claudinet les vit partir, son cœur se serra.

Il dit à la sœur Simplice :

—Vous ne me renverrez pas moi, dites ?...

—Hélas ! mon pauvre enfant....

—Je veux toujours rester avec vous.

La religieuse, tout en soignant avec une égale sollicitude les autres petits malades, affectionnait de plus en plus Claudinet.

Elle lui donnait des tartines de confiture supplémentaires, restait plus longtemps auprès de son lit, quand elle le couchait, lui prodiguait plus de tendres paroles. C'est qu'elle avait vu que l'âme de cet enfant était toute blanche comme les rideaux de son lit. Les



Quand il se réveilla, sœur Simplice lui présentait une tasse.—Page 141, col. 1.

autres malheureux, si jeunes qu'ils fussent, trahissaient leur origine. Il y avait déjà dans ces cerveaux de l'entêtement, de la dissimulation ou de l'esprit de révolte. Sœur Simplice les réprimait avec la plus grande mansuétude, quand ils le méritaient. Elle avait beaucoup d'influence sur eux et elle arrivait toujours à dompter ces natures ingrates, tout en pensant qu'elle ne serait pas sans cesse auprès d'eux pour les guérir, les conseiller, leur faire prier Dieu.

Avec Claudinet sœur Simplice n'éprouvait aucune difficulté ; jamais elle n'avait vu d'enfant aussi docile, aussi charmant.

Il avait vite appris sa prière et il s'agenouillait tous les soirs au pied de son lit pour la réciter avec une véritable ferveur.

D'ailleurs, ses compagnons, un peu jaloux de lui lorsqu'il était entré dans la salle Saint-Nicolas, avaient fini par subir son ascendant et l'aimaient beaucoup.

Quand le temps était beau, ils jouaient tous dans une étroite cour où ils étaient isolés des autres petits pensionnaires qui ne faisaient que passer à l'hospice.

Des parties de barres s'engageaient ; le docteur ne s'y était nullement opposé, à la condition que les enfants ne se fatigueraient pas trop.

Ils jouaient au ballon, au chasseur, se divertissaient en un mot comme s'ils étaient en récréation.

Sœur Simplice présidait à ces amusements. Quand une discus-